

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 septembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Notes et impressions. — Poésie : Adieu, par Joseph Nolin. — Aux mères. — Un conseil par semaine. — La Porteuse de Pain (*suite*). — Un petit frère. — Créations de la famille — Rébus — Choses et autres.

GRAVURES : Les bulles de savon. — Un petit frère. — Gravure du feuillet. — Portrait de Mgr Gravel, évêque de Nicolet. — Rébus.

PRIMES MENSUELLES

SEIZIÈME TIRAGE

Le seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'août), aura lieu lundi, le 7 septembre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS

CONNAISSEZ-VOUS Saint-Jérôme ?

Si oui, vous savez que c'est une jolie petite ville, pleine d'avenir, que les Jéromiens sont les citoyens les plus affables du monde et que les Jéromiennes sont toutes jolies.

Si non, allez visiter la capitale du curé Labelle, et je suis sûr que vous reviendrez enchantés de ce voyage.

Ce bon curé Labelle, quelle fête à son retour dans sa paroisse, quelles exclamations, que de joie partout !

Je n'ai pas voulu manquer ce spectacle unique, et je me souviendrai toujours de cette bonne journée que j'ai passée chez nos bons amis du Nord.

Le curé n'arrivait pas seul ; il avait une cour d'hommes distingués, de Français dont les noms sont connus dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, et d'excursionnistes qui ont eu l'heureuse idée de voir par eux-mêmes cette Nouvelle-France dont on parle tant depuis quelques années. J'ai été tout particulièrement heureux de la bonne surprise qui nous était ménagée à l'église de Saint-Jérôme.

Avant le *Te Deum*, on entendit, sous les voûtes du vieux temple, s'élever des sons harmonieux, divins. C'était le prélude admirable de cette sublime prière chantée, *l'Ave Maria*, de Gounod, exécutée par M. Hackmann, jeune artiste du plus grand talent, qui vient de sortir du Conservatoire de Paris avec le premier prix de violon.

Bientôt la voix fraîche et juste de madame Agostini, femme du secrétaire de la délégation française, nous dit les paroles de la *Salutation Angélique*, avec une âme et une simplicité qui remplirent d'émotion tous les fidèles réunis pour remercier Dieu de l'heureux voyage du chef spirituel de la paroisse.

* * *

On a trop calomnié les Français, il ne faut pas juger tout un peuple d'après quelques mauvais échantillons qui se sont glissés parmi les bons colons qui nous sont venus de France.

Le sentiment religieux n'est pas éteint dans notre mère-patrie ; le peuple aime toujours son Dieu et lui est toujours fidèle, et nous venons d'en avoir la preuve à cette occasion, où, sans apprêt, sans réflexion même, ces honnêtes gens ont trouvé tout naturel de venir prier aux pieds des autels, à Saint-Jérôme, comme ils le faisaient là-bas.

Mais ce n'est pas tout.

Au sortir de l'église on s'est rendu au presbytère, où la vieille mère du curé attendait ce bon fils pour l'embrasser et le bénir.

Tous les délégués furent présentés à cette bonne mère, qui jamais n'a reçu de tels hommages d'hommes plus distingués.

Et lui ! le curé Labelle, jamais je ne l'ai vu plus ému qu'en cette scène touchante. Il souriait,

tout en ayant l'œil mouillé : il parlait haut comme les enfants qui veulent paraître n'avoir pas peur, mais je vous assure que son cœur battait fort...

* * *

Nous avons visité ce jour-là la manufacture de papier de M. Rolland, un établissement bien canadien celui-là, quoi qu'au premier abord nombre d'excursionnistes aient été pas mal intrigués par les trois lettres mystérieuses qui sont gravées en relief sur le fronton de la façade principale, C. P. R.

— C. P. R., dit l'un, Canadian Pacific Railway.

— Oui, objecta l'autre, mais pourquoi le Pacifique ?

— Je ne sais pas. Peut-être la ligne du Pacifique va-t-elle venir jusque-là.

On cherche, on réfléchit, et ma foi, il faut bien l'avouer... personne ne trouva la signification de l'inscription, je vous l'affirme, personne.

Enfin, l'un de nous, plus hardi que les autres, demande à un ouvrier de la fabrique, qui semble un peu surpris d'abord, puis répond en souriant :

— *Compagnie papier Rolland.*

Personne ne s'est vanté de son ignorance.

Après cette visite on est allé voir la fabrique de pulpe et de feutre de M. S. Delisle, qui est située au beau milieu de la forêt, dans un site admirable, sur les bords d'un torrent.

Le correspondant de *l'Illustration* a pris plusieurs croquis qui seront publiés à Paris, car tous les voyageurs ne pouvaient exprimer l'admiration dont ils étaient saisis en voyant ces beautés pittoresques.

Puis a eu lieu le banquet et la série de discours. Deux suffisaient, on en a fait quinze, c'est trop, et c'est le seul reproche que font les Français aux Canadiens, trop parler.

Je suis bien de leur avis, mais enfin, ce jour-là, c'était bien permis, et puis, on a tant dit de bien de la France !

* * *

A Montréal, les grandes réjouissances, les belles réceptions, les banquets de toutes sortes, qui depuis quelques mois se succèdent avec une rapidité à donner le vertige, ne tournent pas la tête des gens au point de leur faire oublier les pauvres. Si l'on s'amuse, on sait aussi être charitables. Et le plaisir est d'autant plus d'ici que qu'il n'existe point l'ombre d'envie de cette classe délaissée qui souffre parfois du bonheur d'autrui.

Non ! à Montréal, pas de ces envies, pas de ces haines qui montent du pauvre au riche. On souhaite le banquet parcequ'après ces soirées, les hôpitaux et les maisons de charité sont dans l'abondance.

Samedi dernier encore, les dames de la haute société de la ville ont organisé une Kermesse au profit de l'Hôpital Notre-Dame.

On avait eu soin de donner à cette fête un caractère nouveau. Il faut bien un peu se soumettre au caprice. Et d'ailleurs, c'était une application du proverbe : *Tout nouveau, tout beau.*

Jamais fête n'obtint de plus beaux résultats. Aussi, recette excellente.

Eh bien ! en face de cette charité qui n'a pas de bornes, je vois arriver l'hiver d'un œil moins triste. J'appréhende moins pour les pauvres. Qu'ils se consolent ; s'ils ont froid, on leur trouvera un manteau pour leurs épaules et du bois pour leur foyer ; s'ils ont faim, le pain ne fera pas défaut.

Oui, vous qui grelottez dans vos demeures, vous que la nuit retrouve encore au coin des rues, si vous passez quelquefois sous la fenêtre des heureux de ce monde, ne voyez point d'un œil jaloux les feux brillants des candélabres, ne prêtez point une oreille envieuse aux accords entraînants de l'orchestre et aux ris joyeux des valseurs, si la veille est pour le riche, le lendemain sera pour vous. Où une douce brise passe, un roseau se redresse.

* * *

Je viens de recevoir une étrange lettre anonyme des Etats-Unis. — LE MONDE ILLUSTRÉ y compte deux mille abonnés.

Une inconnue me demande de traiter un sujet qui n'est pas neuf, mais qui ne manque jamais d'actualité, et, pour me servir des propres expressions de ma correspondante, de parler de : "ces gens à bourse trop bien garnie que des parents veulent imposer à une jeune fille qui préfère souffrir le ma-

laisse de vivre avec un homme détesté plutôt que de déplaire à toute une famille."

La situation qui m'est faite en cette occasion est assez délicate, puisqu'il s'agit là d'un cas particulier et que je n'ai aucune connaissance ni des tenants ni des aboutissants, et je dois parler avec la plus grande circonspection.

C'est donc la vieille histoire : une jeune fille est courtisée par un jeune homme plein de cœur et d'énergie, mais pauvre ; les parents, devenus plus positifs avec l'âge et ayant oublié qu'ils ont aimé eux-mêmes, préfèrent pour leur fille un homme peut-être vieux et laid, mais riche.

Lors de la demande du premier, la scène de *l'honneur et l'argent* se reproduit :

— Qu'avez vous ?

— L'honneur et mon courage.

L'honneur, mon jeune ami, déplorable ressource ;

Excusez de ma part un refus affligeant.

L'honneur n'est pas coté dans le cours de la bourse,

Sur l'honneur un banquier ne prête pas d'argent.

* * *

On marie donc la pauvre fille à celui qu'elle n'aime pas.

La vie qui lui est réservée n'est pas digne d'en vie ; si elle a à sa disposition le luxe et l'argent, si la maison est pleine, le cœur de la jeune femme est bien vide et l'ennui arrive bientôt suivie de son cortège de mauvais conseils, et puis... c'est le gouffre ou l'ennui à perpétuité, et partant plus de bonheur.

Parfois aussi les choses, sans en arriver au déshonneur, tournent néanmoins aussi au tragique.

Le mariage n'a pas toujours lieu.

Un matin on lit dans les journaux qu'une jeune fille a été trouvée noyée, et qu'avant de mourir elle a prévenu ses parents qu'elle préférerait la mort à un mariage avec un homme qu'elle détestait.

Alors les parents pleurent et s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route.

Il est trop tard. C'est la voiture des morts qui vient à la place de l'équipage de noce que l'on a commandé.

* * *

La jeune américaine qui m'écrivit n'est probablement pas la seule qui soit prise dans cette impasse de sacrifier son amour vrai aux idées trop positives de ses parents.

Il est difficile de se tirer d'affaire sans se brouiller avec quelqu'un, mais je crois que si j'étais à la place de la personne dont je parle, j'irais trouver celui qui n'est pas aimé et je lui dirais franchement :

— Monsieur, je veux être loyale vis-à-vis de vous, je ne puis vous aimer, renoncez à vos projets, soyez honnête et retirez la demande que vous avez faite à mes parents et qui a été agréée par eux.

Il est évident que si cet homme n'est pas un imbécile ou pis encore, il aura le cœur de ne pas aller plus loin.

Et si ce moyen répugne à la jeune fille, que ne va-t-elle pas se confier à un prêtre, à son directeur qui, par son influence et le caractère dont il est revêtu, aura sans doute plus de poids et dont la parole sera écoutée.

Dans tous les cas, comme un mariage ne se fait jamais sans le consentement libre des futurs, je suis d'avis que ce serait commettre un acte déloyal que de consentir à une union qui vous déplaît.

* * *

Vous savez le mal qu'on se donne à Montréal et à Québec pour se débarrasser de cette nuisance que l'on nomme l'Armée du Salut.

Nos lois incomplètes semblent ne pas permettre de sévir contre ces saltimbanques qui viennent de fonder une nouvelle religion, et il ne se passe pas de dimanche où l'on ne voit ces clowns faire leurs grimaces en pleine rue et de préférence, non loin des églises, à l'heure des services religieux.

On est plus pratique aux Etats-Unis que chez nous, et voici comment s'exprimait dernièrement un juge de Chicago, qui avait à juger une demi-douzaine de ces artistes d'un nouveau genre :

" Il me semble, dit-il, que les opérations de ces membres de l'Armée du Salut, ressemblent beaucoup plus à des exercices de singes qu'à tout autre chose. D'après ma propre expérience, il y a eu depuis six mois plus d'arrestations causées par les